

Compte rendu de Boschetti (Anna), dir., *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde éditions, « Culture/Médias », 2010, 509 p.

L'espace culturel transnational, ambitieux ouvrage collectif dirigé par Anna Boschetti, réunit les actes du colloque tenu entre le 3 et le 5 mai 2007 dans le cadre du projet de recherche ESSE. Au fil des cinq parties précédées d'une introduction, ce ne sont pas moins de dix-sept auteurs aux parcours et nationalités divers qui orientent leurs travaux vers un horizon commun, étayé par la directrice d'ouvrage : celui d'un comparatisme réflexif. D'emblée, *L'espace culturel transnational* est placé sous le signe de la variété et de l'étendue, comme le laisse présager le haut degré de généralité du titre. Ainsi, historiens de la culture, de la littérature, politologues et sociologues attestent déjà de la réunion de « savoirs qui d'ordinaire ne communiquent pas » (p. 11). Quant à l'espace considéré, il s'avère effectivement vaste, tant sur le plan géographique, puisque la lecture nous mène entre Europe et Amérique, que du point de vue des domaines culturels explorés, tantôt littéraires, tantôt universitaires ou encore artistiques, etc. Enfin, l'ampleur temporelle du propos n'est, elle non plus, pas en reste, dans la mesure où les études couvrent trois siècles (les XVIII^e, XIX^e et XX^e).

Dans son introduction, « Pour un comparatisme réflexif », Anna Boschetti défend précisément le caractère transdisciplinaire de l'ouvrage, dont les différentes contributions participent selon elle d'un « effort collectif d'élaboration théorique et de réflexivité » (p. 13). Au sein de cette même partie, l'auteure pose certaines balises théorico-méthodologiques, en revenant entre autres sur les critiques faites au comparatisme, auxquelles elle souscrit ou non (la comparaison serait nationaliste et impérialiste ; elle se révélerait incapable de s'adapter à des objets empiriques, etc.), en lui reprochant principalement son positivisme naïf. En termes de méthode, l'auteure affirme par exemple que les diverses études assurent leur démarcation d'une approche statique et essentialiste de la comparaison en privilégiant une conception dynamique, relationnelle et génétique du fait social¹. Après avoir commenté les particularités de chacune des contributions et leurs intérêts pour la problématique envisagée, A. Boschetti achève son introduction par une section consacrée à la notion de « champ » – « Le champ culturel n'existe pas » –, qu'elle estime à la fois porteuse d'avantages et d'inconvénients, laquelle s'inscrit une fois encore dans le cadre préconisé d'une démarche réflexive.

La première partie, « Genèse et usages sociaux des catégories de perception », comprend les études d'Olivier Christin, de Xavier Landrin et de Christophe Charle. Il s'agit pour eux de réfléchir à la façon dont la structure de l'espace où les agents se situent ainsi que la position qu'ils y occupent orientent leurs perceptions. Olivier Christin s'y attelle en ciblant le domaine du jugement esthétique. Sa contribution évoque l'impact de la codification des institutions centralisantes telles que l'Académie française sur les écoles provinciales et sur des traditions picturales ancrées, mais néanmoins disqualifiées. Tel est le cas des Puys amiénois, ces

¹ Dès lors, l'intérêt dans une telle démarche des concepts développés par Bourdieu, cités à de nombreuses reprises au fil de l'ouvrage, s'éclaire : A. Boschetti estime en effet que les outils analytiques de la théorie des champs présentent une importance dans la compréhension des « articulations de la réalité empirique » (p. 36). D'après elle, l'approche bourdieusienne combine à la fois le statique, avec l'analyse de la structure, et le dynamique, ou analyse du changement.

tableaux de dévotion à la Vierge, à partir de 1723. L'article de Christophe Charle révèle également l'influence de Paris dans le processus de légitimation/domination culturelle (à une échelle autre, toutefois, puisqu'européenne). Son étude établit en effet le poids de cette capitale dans les modes et les exportations théâtrales au XIX^e siècle. Xavier Landrin, quant à lui, se concentre sur l'historicisation d'une notion – celle de *Weltliteratur* initiée par Goethe, dont le rayonnement fut considérable à partir des années 1820 – en affirmant l'importance des concepts dans la « naturalisation des héritages savants » (p. 73). L'analyse du concept susdit cède donc vite le pas à une considération plus générale, méta-réflexive même, puisque le sociologue démontre les intérêts d'une sociologie des usages conceptuels, ainsi que ceux d'une histoire des concepts :

« Il faut pouvoir rendre compte de ce travail savant de décontextualisation en montrant comment s'est élaboré un néologisme littéraire dans une configuration cognitive et relationnelle particulière avant d'être ressaisi en tant que source historique, objet de recherche et catégorie d'analyse au sein d'un autre espace d'interprétation. » (p. 79).

La deuxième subdivision de l'ouvrage se concentre sur les trajectoires individuelles des agents (Paul Bourget et Henry James, notamment). Intitulée « Intersections et décalages », elle repose sur l'idée que certaines prises de position contradictoires d'agents peuvent s'expliquer en tenant compte de leur insertion dans plusieurs « jeux sociaux » (p. 21), qu'il s'agit donc de mettre au jour en retraçant chacun des espaces investis. C'est le propos de Blaise Wilfert-Portal qui, à travers le cas de Paul Bourget, remet en cause la distinction tranchée entre nationalisation et internationalisation dans l'histoire littéraire, dans la mesure où Bourget joue tant sur la scène nationale qu'internationale. Blaise Wilfert-Portal affirme en effet à la page 194 qu'« [ê]tre un grand auteur national, en 1900, dans le cas de Paul Bourget, consistait à produire du local et à fonder du national, en mobilisant des ressources internationales ». Anna De Biasio, en ce qui la concerne, institue également Paul Bourget en objet d'étude, dans une perspective différente et complémentaire : cette dernière revient sur les relations entre Bourget et Henry James, initialement proches du point de vue thématique et esthétique dans les années 1880. Toutefois, elle assied la dissemblance des deux auteurs dans leur conception de l'art et leur pratique romanesque (Anna De Biasio parle d'« affinité superficielle manipulée stratégiquement »). La dernière contribution de cette deuxième partie est celle de Michele Nani (« Bruxelles 1891 : le socialisme international à l'épreuve de la "question juive" »), qui dévoile lui aussi l'importance des trajectoires ou prises de position des agents et de la logique des espaces investis, irrémédiablement liés.

La troisième partie de *L'espace culturel transnational* se propose de dépasser la précédente approche individualiste en prenant en considération l'investissement par les agents d'un univers social déjà constitué qui les précède. « L'individuel et le social » réfléchit donc aux articulations entre les agents, leurs relations visibles et la structure de l'espace social où ils s'insèrent et se positionnent. Dans ce cadre interviennent Louis Pinto et Jérôme Meizoz. Le premier montre que les prises de position des durkheimiens sont sujettes à variation selon divers facteurs de nature sociale (capital théorique détenu, position institutionnelle, conjoncture théorique temporellement située, etc.). Il pose la question des frontières dans le découpage disciplinaire, qui peuvent conduire à une parcellarisation de la vision. L. Pinto se

propose « d'élucider ces problèmes frontaliers en examinant les solutions proposées par les durkheimiens » (p. 243). À cette fin, l'auteur aborde la doctrine des frontières pour Durkheim de même que la situation de la sociologie et de la psychologie entre 1900 et 1930 ; il fait ensuite la part belle à une tentative de compréhension de l'antipsychologisme durkheimien, par le recours à Maurice Halbwachs et à sa proposition de dépassement de la position de Durkheim quant à la question du suicide. Jérôme Meizoz, lui, aborde la notion de « posture » et son intérêt pour le champ littéraire en l'éprouvant sur la trajectoire de Céline. La définition conférée à *posture* suffit à certifier ses implications individuelles et sociales : elle est « “identité littéraire” construite par l'auteur lui-même, et souvent relayée par les médias qui la donnent à lire au public. En ce sens, elle résulte d'une interaction et d'une coconstruction » (p. 272). La posture « identifie l'auteur dans le champ littéraire et formate son horizon de réception » (p. 273). Elle se caractérise donc par sa double dimension, à la fois externe (présentation de soi/conduites publiques en situation littéraire) et interne (image de soi donnée dans et par le discours). J. Meizoz commente en outre le phénomène de pseudonymie, qui peut se lire d'après lui comme un indicateur de posture.

La quatrième partie a pour titre « Construire une littérature nationale ». Sergio Miceli, Antón Figueroa et Gisèle Sapiro, dans leur contribution respective, combinent approche globale et microanalyse et montrent précisément les articulations entre social et individuel. Le premier centre son analyse sur l'Amérique latine (Brésil et Argentine). Divers aspects sont évalués : les conditions d'émergence des champs littéraires dans les pays susmentionnés ; leurs rapports avec l'Espagne et le Portugal, en crise ; les enjeux langagiers ; les rapports entre intellectuels et tenants du pouvoir ; la morphologie sociale de la génération d'avant-garde ; l'esthétique de Borges, Mário de Andrade, etc. A. Figueroa, quant à lui, interroge la littérature galicienne dans sa progression vers l'autonomie artistique. L'auteur constate que si l'élément populaire est fortement représenté dans les débuts de cette littérature – soit qu'elle s'exprime au nom du peuple, soit qu'elle y puise thèmes et modes expressifs –, sa conquête de l'autonomie est marquée par le sceau d'une dévalorisation des schémas ruraux et d'une urbanisation littéraire progressive. Ce mouvement d'autonomisation est enfin mis en perspective dans l'espace international, à travers le questionnement de la dynamique de relations avec les littératures étrangères. Enfin, Gisèle Sapiro propose un article autour des traductions du français en hébreu dans le cadre de la construction nationale et de la mondialisation. L'auteure pose, en guise d'ouverture, le rôle des traductions dans la production culturelle nationale. Ici encore, une grande attention est portée à la structure de l'espace des échanges culturels internationaux : relations politiques et diplomatiques, intérêts économiques, enjeux identitaires, rôle des intermédiaires, etc. sont autant de facteurs qui sont pris en compte. L'étude de cas, fondée sur une recherche empirique, a pour enjeu une réflexion sur les particularités des échanges culturels entre un pays central, « dominant » d'un point de vue culturel, la France, et un pays à la création récente, culturellement neuf et périphérique, Israël.

La dernière partie, « Facteurs, agents et enjeux des transferts transnationaux », regroupe cinq communications. La perspective ne se veut plus nationale, mais érige un cadre nouveau, le transnational, traité par le biais de la question du transfert comme vecteur de changement

dans le champ culturel. Dans son étude de cas, Pier Carlo Bontempelli revient sur les paramètres qui ont permis à Erich Auerbach et Leo Spitzer, deux philologues allemands gagnant les États-Unis vers 1930, de s'adapter à une situation d'exil et d'enseignement différent. Dans sa communication, Laurent Jeanpierre évoque les raisons d'une non-perception et d'une non-réception du « modernisme » littéraire anglo-américain ; d'une non-connaissance et non-reconnaissance de l'avant-garde littéraire irlandaise, anglaise et américaine, ainsi que du refus de la part de la critique littéraire française à parler de « modernisme ». À cette fin, l'auteur procède à une description des structures, filières et acteurs de l'importation de littérature américaine en France dans l'entre-deux-guerres. Ingrid Gilcher-Holtey, elle, s'intéresse à la « révolution du regard » induite par Bertolt Brecht en 1954 et 1955. I. Gilcher-Holtey défend la thèse selon laquelle la façon dont le théâtre de Brecht a été reçu à Paris a fait changer la perception de son théâtre en Allemagne, de même que la présentation d'une pièce de Brecht mise en scène par lui-même a modifié la perception de son modèle théâtral en France. En outre, comme l'affirme Anna Boschetti aux pages 41 et 42, l'exemple brechtien révèle bien « l'importance des transformations sociales, culturelles et symboliques que peuvent favoriser certaines innovations technologiques² affectant la perception dans tous les domaines de l'existence ». Giorgio Alberti, quant à lui, s'intéresse au cas d'Erich Linder, agent littéraire italien à l'influence considérable (il a par exemple contribué à définir les fonctions de l'agent littéraire dans l'espace national de ce pays), ainsi que l'atteste sa reconnaissance par Italo Calvino, qui n'hésite pas à faire appel à lui malgré son ancrage dans le monde éditorial. Enfin, l'ouvrage se clôt sur une contribution d'Anna Baldini, qui s'interroge sur les facteurs d'importation et de succès de la littérature juive européenne centrale et orientale en Italie. Le rôle de l'écrivain Primo Levi se voit également examiné à l'aune de cette diffusion des littérature et culture juives.

Outre les qualités intrinsèques de chacune des contributions proposées, leur intérêt didactique dans la présentation et l'exercice du « comparatisme réflexif », on appréciera dans l'ensemble de l'ouvrage la clarté de langage et de propos : tous se refusent en effet au jargon. De même, l'accessibilité caractéristique des études de cas résulte d'un souci constant et revendiqué de contextualisation, de sorte que l'entendement du lecteur n'est pas tributaire de la maîtrise préalable d'un savoir théorique, thématique ou autre. Ce même lecteur se voit par ailleurs offrir un outillage critique solide par le biais de références bibliographiques fournies et bien documentées, permettant un prolongement réflexif des communications. L'amateur comme l'averti s'y retrouveront donc. À titre personnel, nous soulèverons toutefois un élément qui nous semble déforcer quelque peu la lisibilité de l'ouvrage : une certaine carence de transitions explicites entre les analyses et/ou les divisions, due à leur diversité. Aussi, il incombe au lecteur de reconstruire des liens tus dans le fil textuel. L'un d'entre eux consiste précisément en la problématique commune du champ littéraire. En ce sens, l'intitulé du colloque antérieur à l'ouvrage était plus représentatif : « Champs littéraires nationaux et espace européen ». D'une certaine façon, c'est le titre du collectif qui, par l'emploi du singulier – *L'espace culturel transnational* –, génère lui-même cette attente de cohésion et la déçoit donc. De plus, il est permis de se demander dans quelle mesure ce dernier ne dessert pas quelque peu les propos d'Anna Boschetti en augurant une unicité finalement niée par

² L'innovation à laquelle A. Boschetti fait référence ici est la photographie.

l'auteure, qui fonde les originalité et intérêt de l'ouvrage dans sa variété (d'approche, de temps, de lieu, d'objet, etc.).

BIBLIOGRAPHIE

Boschetti (Anna), dir., *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde éditions, « Culture/Médias », 2010, 509 p.

« Colloque “Champs littéraires nationaux et espace européen” », sur *ESSE - Pour un Espace des Sciences Sociales Européen*. URL : <http://www.espaceesse.org/fr/coll-6.html> (dernière consultation le 15/12/12).

Charlotte Bertrand, Université de Liège.